

Les revues patoisantes boulonnaises des années 1930 à la fin des années 1940

La revue est un genre de spectacle qui, sous la forme d'un divertissement à la fois dialogué, chanté et dansé, met en scène les événements de l'année écoulée. Issue de la tradition du vaudeville, la revue éclot dans les music-halls et cabarets parisiens dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Elle gagne bientôt la banlieue puis les villes moyennes de province où elle est l'objet d'une appropriation qui l'ancre dans la vie locale. Aux côtés des événements nationaux, voire internationaux qui alimentent dialogues et scénarios, prennent place les événements qui ont marqué la vie de la cité au cours de l'année. Personnes en vue et élus locaux sont mis en scène, rejoints par des personnages issus du folklore local emblématiques de la ville et de ses habitants. Le patois est de mise, au moins pour partie des dialogues et des chants.

Boulogne-sur-Mer, comme de nombreuses villes moyennes de province, succombe au charme de ce genre nouveau et se l'approprie progressivement. Le 24 février 1877 est représentée au théâtre municipal une pièce qui peut être considérée comme une première tentative de revue locale. Il s'agit de *La Grande Duchesse de Boulognestein*. L'auteur en est Ernest Deseille, un Boulonnais, historien et archiviste de la ville. Il y met en scène des personnages ancrés dans le terroir boulonnais, en l'occurrence le duc de Boulognestein venu chercher dans la campagne boulonnaise une épouse qui saura lui être fidèle. Le décor est celui d'une auberge à l'enseigne de la « Vallée Heureuse » dans le village « d'Elchinghen », toponymes dans lesquels on reconnaît des lieux proches de Boulogne-sur-Mer¹. Malgré une facture encore proche de la pastorale qui

situe l'action dans un passé mythique, l'auteur concède au genre nouveau en ponctuant les tableaux de chansons écrites sur des musiques en vogue, celles d'Offenbach, d'Hervé et de Lecocq. Il introduit parmi les bergeres et paysannes, le personnage de Zabelle, « matelote de la Beurière », à laquelle il fait jouer un rôle décisif dans l'action.

Les revues que composent quelques années plus tard, Georges Docquois et Henri Caudeville, ancrent la revue boulonnaise dans le genre établi. Georges Docquois, Boulonnais d'origine, est un familier des milieux journalistiques et littéraires parisiens. Poète et dramaturge, il concourt à la création de revues d'actualité au *Tréteau Tabarin* à Paris. C'est donc en habitué de ce type de spectacle qu'il écrit *Boulogne en 80 Minutes* représentée à Boulogne en 1898 et *Boulogne à la Sauce* représentée en 1901. Henri Caudeville compose la musique de certaines chansons, les autres étant chantées sur des airs connus. Dans ces deux pièces se voient mis en scène des événements de la vie locale, de même qu'y sont représentés et caricaturés, élus, commerçants et gens du peuple. Place est faite au monde des pêcheurs avec les caqueuses, ouvrières qui mettent le hareng en tonneau, avec les matelotes dont les personnages Catherine et Zabelle deviendront des piliers de la revue boulonnaise. Le patois gagne une place plus grande que dans la revue précédente. Dans les deux décennies suivantes, la revue boulonnaise atteint véritablement sa maturité, notamment sous l'impulsion de Maurice Feuillade et Maurice Thierry, deux auteurs boulonnais qui contribuent à son succès jusqu'à la fin des années 1920. Elle correspond alors à un genre établi qui emporte l'adhésion des spectateurs boulonnais et constitue un événement de la saison théâtrale. Généralement composée de deux à trois actes, eux mêmes composés de trois à cinq tableaux, la revue locale patoisante

¹ La Vallée Heureuse dont le nom est choisi pour son adéquation avec le thème de la pièce est située à proximité de Rinxent à une vingtaine de kilomètres de Boulogne-sur-Mer. Elchinghen est le paronyme d'Echinghen, village situé à environ huit kilomètres de Boulogne.

s'ouvre le plus souvent par un prologue et se termine invariablement par un final qui réunit sur scène tous les acteurs au cours d'un ballet accompagné de chants. Le final constitue le clou du spectacle. Si l'ensemble de la représentation se voit guidé par un thème directeur énoncé dans le titre, chacun des tableaux possède son autonomie. La mise en scène prend la forme de sketchs qui se succèdent le plus souvent sans lien direct. Ce qui compte dans la revue, c'est le rythme : que le spectateur soit entraîné dans un mouvement permanent. Ce qui compte, c'est le rire : un rire certes lié aux procédés comiques en lien avec la farce, mais aussi un rire où percent l'humour et l'esprit de l'auteur. La satire y est de mise.

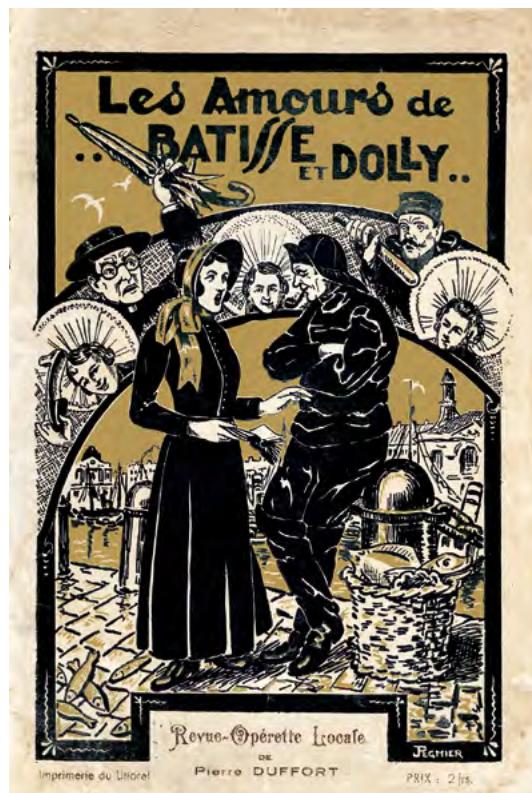
C'est de cette composition qu'héritent les auteurs des années 1930, composition qu'ils vont faire vivre avec entrain. La revue locale patoisante, malgré les crises qui caractérisent les années 1930 et 1940, fait preuve à cette époque d'une belle vitalité.

Le dynamisme de la création

En dépit ou peut-être en raison des événements dramatiques qui marquent la vie économique et politique des deux décennies 1930-1950, les revues patoisantes jouées dans les salles de spectacle boulonnaises s'avèrent nombreuses et connaissent un franc succès. La création n'a rien à envier à la décennie qui précède, celle des années 1920 au cours desquelles quinze revues sont représentées. De 1930 à 1938, on met en scène à Boulogne dix-neuf revues et, si la période correspondant à la Seconde Guerre Mondiale s'avère, comme il se doit, plus pauvre, deux spectacles sont néanmoins répertoriés sous l'Occupation. Après guerre la reprise est fulgurante : cinq revues sont jouées en deux ans, de 1945 à 1946 (tableau récapitulatif des revues sur le dos de la couverture de ce cahier).

Ce qui explique cette vitalité de la revue boulonnaise, c'est, on l'a vu, le fait que le genre a trouvé ses marques. Il a aussi trouvé son public. La demande est forte et on voit se

multiplier à côté des revues à grand spectacle, des revues plus modestes qui sont créées et se jouent dans le cadre d'associations, appelées à l'époque « amicales ».



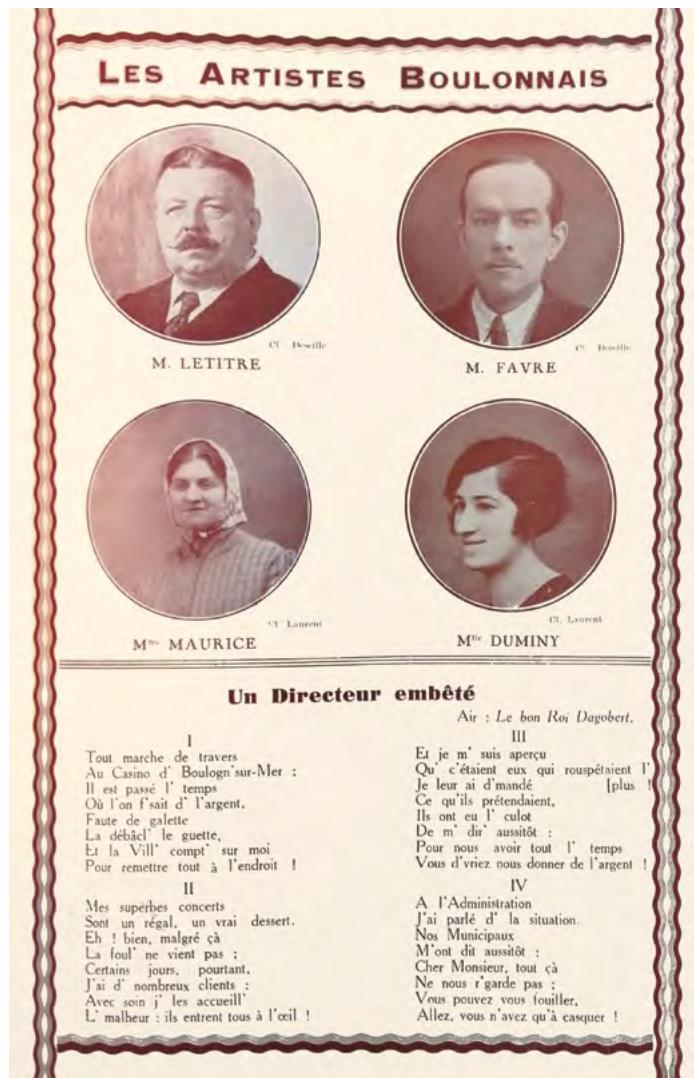
Les Amours de Batisse et Dolly jouée au théâtre en 1932

Illustration de couverture du livret de présentation
Collection Particulière

Les revues à grand spectacle sont celles qui sont jouées au Théâtre Monsigny, à raison d'une ou deux par an, - parfois trois quand elles concourent à un gala de bienfaisance. Ce sont les plus nombreuses. Intégrées à la saison théâtrale, elles sont programmées d'octobre à avril. Pour ces représentations, le théâtre fait appel à des actrices et acteurs parisiens. Issus de la tradition du vaudeville et de l'opérette mais aussi du cabaret et du music-hall, ils appartiennent ou ont appartenu aux troupes des *Folies Bergères*, du *Casino de Paris*, de *La Cigale* etc. Ainsi le comédien Launay qui joue le rôle du comique dans *Les Amours de Batisse et Dolly* de Pierre Duffort², représentée en 1932, ou encore Suzy Bosc qui joue le rôle

² Pseudonyme de Pierre Hars.

de la commère dans la pièce du même auteur *De Tribord à Babord* représentée en 1937. Ils sont en tête d'affiche et tiennent la première place sur les livrets de présentation imprimés pour l'occasion. A leurs côtés jouent des acteurs locaux auxquels sont le plus souvent confiés les rôles titres, ceux de Batisse et Zabelle entre autres. Ce sont des acteurs amateurs. Leur connaissance du patois et des habitudes locales donne à leur jeu un caractère d'authenticité que louent les chroniqueurs de presse et qui emporte l'adhésion du public. Ils sont spécialisés dans des rôles et attendus comme tels. Dans les années 1930, le rôle de Batisse est tenu par Henri Dernoncourt et Paul Favre ; celui de



Acteurs boulonnais

Livret de présentation de *Rien n'va plus*
Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer,
Dossier Théâtre, cote R352

Zabelle par Elvire Sanders, Mme Maurice et Mme Goudal. Jean Guillain tient pour sa part le rôle du compère tandis que Cyrille Boyaval et Auguste Letitre tiennent respectivement celui de Catherine et de Françoise. Pour ces deux derniers le travestissement est de mise comme il l'est dans la tradition du music-hall et du café concert.

Hormis le Théâtre Monsigny, une autre salle propose aux Boulonnais des spectacles de revue à grand spectacle, c'est le Coliseum, une salle de spectacle et de cinéma située rue Ernest Hamy. Trois revues de Paulem³, y sont représentées : *A rien qu'ça d'cholerie* en 1930, *Sang pur Sang Boulonnais* en 1931 et *Bien Boulonnée* en 1933. Dans un article du 1^{er} avril 1933, le chroniqueur de *La France du Nord*, souligne « la vérité extraordinaire » des décors figurant la Grande Rue, le Quai Gambetta, la Liane et le Moulin Wibert, spécialement conçus pour la revue *Bien Boulonnée*⁴.

A côté de ces grands spectacles au décor soigné, au corps de ballet important, à l'orchestre conséquent, se multiplient dans les années 1930 des créations plus confidentielles. Elles sont le fait d'amicales, nombreuses à l'époque. C'est le cas de l'Amicale Cary et de l'Amicale Eurvin, deux amicales scolaires, c'est le cas également de l'Amicale des Anciens Combattants de 1914-918 et du 8^{ème} Régiment d'Infanterie. Les revues composées pour ces sociétés sont pour la plupart des revues courtes, souvent en un acte, mobilisant un nombre restreint d'acteurs et disposant de moyens de mise en scène limités. Elles sont jouées dans des petites salles ne disposant que d'une scène restreinte telles *L'Eden Salon* rue de Bréquerecque et *Le Trianon*, rue Ernest Hamy. Présentées au cours de matinées ou de soirées récréatives, ces revues sont associées à des récitals, concerts et bals souvent suivis

³ Pseudonyme de Paul Mutte.

⁴ *La France du Nord*, 1^{er} avril 1933, article cité par Claude Faye, dans *Un Siècle de Revues Patoisantes Boulonnaises*, A.B.C.2E., Hazebruck, 2003, p.p.112-114.

d'un tirage de tombola. Les auteurs font le plus souvent partie de leurs membres. C'est le cas de Charles Cojez, coiffeur à l'enseigne du *Petit Figaro* rue Nationale, qui écrit, parfois sous le pseudonyme de Charl's Tond, pour l'Amicale Cary et celle du 8^{ème} R.I. C'est le cas de René Splingard qui écrit pour l'Amicale Eurvin. Aucun acteur parisien ne figure dans la distribution. Tous les acteurs sont amateurs et locaux. Il arrive que certains membres de l'association participent à la représentation. Ils tiennent alors de petits rôles, les rôles-titres étant tenus par les acteurs qui les tiennent au théâtre, en l'occurrence Messieurs Dernoncourt et Favre, Mesdames Maurice et Goudal. Ces acteurs ont d'ailleurs souvent fait leurs premiers pas dans le cadre de ces associations, Madame Maurice tenant traditionnellement le rôle de Zabelle pour l'Amicale Cary, Madame Goudal pour l'Amicale Eurvin.

Il est des amicales suffisamment puissantes pour faire jouer leurs pièces au théâtre. Elles sont représentées lors de galas de bienfaisance. Par exemple *Les Agents sont de braves Gens* écrite par Pierre Duffort en 1933 pour l'Association Amicale et Fraternelle de la Police Municipale. Par exemple encore, celle qui est jouée en mars 1940 juste avant l'Occupation, *Mine d'Aryen*, écrite par Maurice Feuillade et Maurice Thierry au profit du Club Allez l'Union. Les recettes de cette revue étaient destinées à l'achat de ballons de football pour les soldats boulonnais mobilisés qui étaient réduits à l'inactivité dans les casernes durant « la drôle de guerre ».

Ces spectacles multiplient le nombre global de revues créées, allongent la période des représentations en dehors de la saison théâtrale. Cette multiplication est le signe de l'engouement que suscite le genre. Rythmée, enlevée, joyeuse, drôle, centrée sur la vie locale, à destination d'un public populaire, la revue est plébiscitée. Elle est reconnaissable à sa configuration spécifique et dans le même temps se prête à des adaptations qui rendent sa représentation possible dans des conditions et

des endroits divers. C'est grâce à ce caractère à la fois reconnaissable et adaptable qu'elle survit à la seconde guerre mondiale, et renaît au moment de la reconstruction avec une fougue qui n'a d'égale que celle de la nouvelle génération qui la porte.

La revue locale comme lieu de résonance d'une époque

Les décennies 1930-1950 sont particulièrement éprouvantes pour la population européenne. Dès le début des années 1930, les conséquences de la crise américaine liée au krach boursier de Wall Street se font sentir. Chômage et inflation sévissent. Boulogne n'est pas épargnée. Les entreprises sont en difficulté, en 1934 une partie des chalutiers restent à quai, en raison de l'effondrement des cours du poisson. Les Boulonnais les plus modestes peinent à se nourrir, à se vêtir, quand ce n'est pas à se loger. Le Foyer du Marin, créé en 1931, multiplie les secours auprès de la population maritime. Rien d'étonnant dans ces conditions que les revues locales portées par les amicales se multiplient dans la période 1932-1937. Représentées au cours d'animations à but caritatif, leur nombre sonne comme un écho aux difficultés économiques de l'époque.

C'est toutefois par les thèmes qu'elle aborde, que la revue locale, par vocation _ puisqu'elle passe en revue l'actualité de l'année, se fait le mieux l'écho d'une époque. Par les titres qu'elle affiche, l'argument des sketchs qu'elle met en scène et les personnages qu'elle compose, la revue donne à lire les faits marquants et les préoccupations de la population.

La revue *Rien ne va plus* de Pierre Duffort constitue un exemple représentatif à cet égard. Jouée en 1932, année où la crise économique gagne la France, elle traduit, sur le mode de la comédie, les perturbations qui traversent le pays et déstabilisent ses habitants. Le titre donne le ton et annonce le thème. Il est repris dans le chant d'ouverture qui renvoie à la situation ambiante : « on d' vient triste, on a l'cafard, les coffres-forts sont vides, rien n' va

Livret de présentation de *Rien n'va plus*

Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer, Dossier Théâtre, cote R352

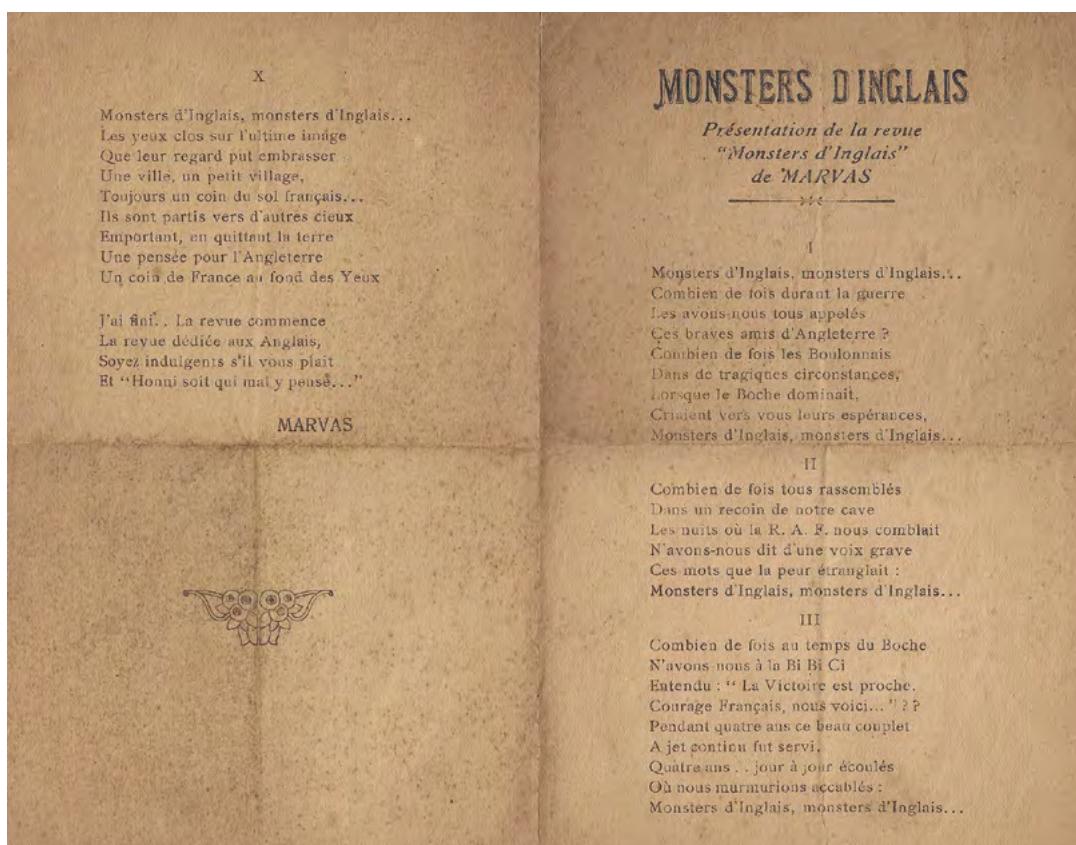
plus pas même la politique »⁵. Les sketchs qui se succèdent montrent un monde sans dessus dessous où chacun y va de sa revendication et semble avoir perdu ses repères. Il n'est jusque Batisse qui après trois ans de circumnavigation revient à Boulogne accompagné d'une jeune Japonaise dont il veut faire son épouse : émoi dans la communauté. Le summum est atteint dans l'acte 2 où dans le décor du casino de Boulogne-sur-Mer, le maire de Saint-Martin, les garde-champêtres et les musiciens y vont de leurs récriminations et bousculent le directeur. Le spectateur peut bien sûr lire dans ce chaos joué sur scène une figuration de l'actualité nationale et locale. Toutefois on est dans la

comédie. Si « rien ne va plus » selon la formule consacrée au casino, les jeux ne sont peut-être pas faits et on peut garder des raisons d'espérer. A l'acte 3, quatre mariages sont célébrés dont celui de Batisse avec sa mousmée⁶. Si la revue n'occulte pas l'actualité déprimante, elle sait aussi la mettre à distance et rester optimiste.

D'ailleurs toutes les revues jouées à l'époque n'intègrent pas le contexte national et ses difficultés. Il en est qui s'affichent comme pur divertissement et c'est tant mieux. La presse souligne le côté bénéfique de ces pièces. Ainsi peut-on lire dans le journal *La France du Nord*, en février 1933, à propos de la revue *B.936* : « Il est bon qu'en cette période tourmentée, de la gaieté aussi franche vienne atténuer notre

⁵ Livret de *Rien ne va plus*, Archives Municipales de Boulogne-sur-mer, Dossier Théâtre municipal-Revues locales et spectacles de Pierre Duffort (1933-1947), Cote 2R408.

⁶ Jeune Japonaise.



Chant d'ouverture de *Monsters d'Inglais*
Collection particulière

mélancolie »⁷. La nécessité du divertissement en ces temps difficiles est également l'argument avancé par le directeur du Coliseum lorsqu'il annonce la baisse des prix d'entrée pour les dernières représentations de *Bien Boulonnée* en 1933 : « Pour les quatre derniers jours, et dès ce soir, la direction du Coliseum, pour être agréable à sa fidèle clientèle et tenir compte des circonstances actuelles, a décidé de faire le prix des places, accessibles à toutes les bourses. Orchestre : 8,00 F et 6,00 F Balcon : 5,00 F et 3,50 F »⁸. Sans doute son geste est-il guidé aussi par le souci d'assurer la recette, la première représentation n'ayant pas fait le plein de spectateurs.

Pendant la deuxième guerre mondiale et à l'issue de cette dernière, les revues qui sont représentées à Boulogne-sur-Mer se font elles aussi l'écho du contexte national et

international. Comme dans les années 1930, celui-ci est perceptible dans les titres. Au début de la guerre, avant l'occupation, c'est avec le titre *Mine d'Aryen* que les auteurs Maurice Feuillade et Maurice Thierry s'amusent, jouant de l'homophonie avec l'expression « mine de rien » qui en patois local est prononcée « mine d'arien ». En 1944 c'est la libération qui est évoquée dans le titre *Risquons un œil*, en 1945 c'est le retour des réfugiés avec *100 pour 100 de la Nièvre*, en 1946 la reconstruction avec *Ar' troussons nos manches*. Sketchs et personnages renvoient eux aussi de façon récurrente au conflit. C'est ainsi que dans *Mine d'Aryen* les sketchs intitulés *La Permission de Batisse* et la *D.P. (Défense Passive)* renvoient à la mobilisation et à l'organisation de la défense civile. Marvas⁹, dans *Monsters d'Inglais* en 1945, évoque le travail obligatoire instauré par le gouvernement allemand à travers le sketch *Les Requis du STO* ; il évoque aussi les prisonniers de guerre à travers le sketch *Au Stalag*. On voit

⁷ Cité par Claude Faye, *Un Siècle de Revues Patoisantes Boulonnaises*, A.B.C.2E., Hazebrouck, 2003, p.111.

⁸ *La France du Nord*, 3-4 avril 1933, Cité par Claude Faye, p.114.

⁹ Pseudonyme de Marcel Vasseur.

de même apparaître sur scène des personnages figurant Adolph Hitler et Hermann Goering.

Ainsi pendant cette période dramatique de l'histoire, les revuistes s'engagent, et pendant la période du conflit ils ont à affronter la censure. En mars 1940, la revue *Mine d'Aryen* n'est autorisée par l'autorité française qu'à condition de coupures. La revue *Din l'Noir* en revanche est interdite par le chef de la Kommandantur auquel l'autorisation avait été demandée pour une représentation au théâtre en 1944¹⁰. Charles Cojez en 1943 fait représenter *Debout les Murs*. Usant pour le titre d'une expression qui peut passer pour un simple appel à relever les murs, il n'en joue pas moins avec le sigle MUR qui depuis le mois de janvier de cette même année 1943 désigne le Mouvement Uni de Résistance présidé par Jean Moulin. Si le contenu de la pièce n'apparaît pas insurrectionnel, les bribes dactylographiées qu'il en reste laissent toutefois percevoir des scènes qui dénoncent les misères de la guerre et un chant qui en appelle à l'union des nations. C'est peut-être parce qu'elle a été jouée au profit des prisonniers de guerre français à *La Maison du Prisonnier*¹¹ qu'elle n'a pas attiré l'attention de l'occupant.

Conclusion

Dans les années 1930-1940, plus qu'à d'autres époques, les événements nationaux et internationaux s'invitent dans l'écriture des revues boulonnaises. N'occultant pas pour autant les événements locaux, les revuistes les mettent en résonance avec les crises et le conflit qui traversent l'époque. La crise économique, les scandales politico-financiers, l'instabilité ministérielle des années 1930 y ont leur place ; les destructions de la seconde guerre mondiale et la reconstruction également. La peur d'une guerre atomique se profile dans les revues de 1946. La vie locale n'en est pas pour autant écartée.

¹⁰ Voir Claude Faye, *Un Siècle de Revues Patoisantes Boulonnaises*, A.B.C.2E., Hazebrouck, 2003, p.p.131-132.

¹¹ *La Maison du Prisonnier* est une structure créée en 1941 par le gouvernement français pour venir en aide aux prisonniers de guerre et à leurs familles. Elle est présente dans de nombreuses villes de France. A Boulogne-sur-Mer elle était située 105 rue Faidherbe.

Les décors choisis restent invariablement ceux de la cité boulonnaise, élus et notables sont représentés, les personnages emblématiques Batisse et Zabelle toujours présents. Par ce double ancrage la revue soude la communauté, affirme l'identité locale en même temps qu'elle l'inclut dans une identité nationale, faisant vivre ce qu'Olivier Bara appelle « la petite patrie dans la grande patrie »¹². Par ailleurs, faisant matière de l'actualité en même temps qu'elle la tourne en dérision elle offre au spectateur la possibilité de mettre celle-ci à distance au moins le temps de la représentation. Le drame y devient objet de comédie, les responsables politiques les plus féroces personnages risibles. Ce faisant elle rassure le spectateur, voire le console, et sans nul doute lui permet de purger par le rire, la détresse, la colère voire la haine qui l'habitent. La revue locale dans les temps difficiles a une fonction cathartique. Elle permet à la communauté non seulement de se souder autour de valeurs communes mais de résister en l'attente de jours meilleurs. Et c'est à l'élan qu'elle incite quand il s'agit après le drame de se tourner vers l'avenir.

Anne-Marie COJEZ

Bibliographie

DOSSIER THEATRE, Archives Municipales de Boulogne-sur-Mer, Cotes 2R408, 2 4349, 2R67, R350, R351, R352, 2R67.

FAYE Claude. *Un Siècle de Revues Patoisantes Boulonnaises*, A.B.C.2E., Hazebrouck, 2003. LE GOÏC Pierre. *Les Revues théâtrales locales en France 1855-1930, s'identifier en riant ?* In *Histoire Urbaine* 2011/2, n°31, p.p.93-113. <https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-2-.htm> (consulté en janvier 2023)

TINTILLIER Daniel et SPLINGARD René. *T'in rappelles-tu ? Les Revues locales boulonnaises avant 1940*. Imprimerie du Littoral, Boulogne-sur-Mer, 1977.

En revenant à la revue. La revue de fin d'année du XIX^e siècle in *Revue d'histoire du théâtre-n°266* <https://sht.asso.fr/revue> (consulté en janvier 2023).

¹² Expression employée par Olivier Bara in *En revenant à la revue. La revue de fin d'année du XIX^e siècle* in *Revue d'histoire du théâtre-n°266*. <https://sht.asso.fr/revue>